

Chapitre 1: Au coeur de septembre.

Dieu, ô mon Dieu, que l'automne est donc doux et nostalgique en cette terre d'Ile de France ! J'étais à la fenêtre, en un bel après-midi de la fin septembre, et tout me paraissait transfiguré par cette lumière si particulière que les peintres français ont tant aimé. Je me rappelle encore, le gazon fraîchement taillé était d'un vert si tendre, oui, si tendre qu'il réjouissait les yeux, tandis que, avec une douce somnolence, les arbres du jardin commençaient à offrir leurs premières feuilles à la terre. Le soleil tantôt passait à travers les nuages tout blancs, tantôt éclairait généreusement l'esplanade de cette bien jolie cité, d'une banlieue pétillante de gaîté (ça existe encore !), exception agréable en vérité, à une heure de Paris, la mégapole française...

J'étais chez ma mère qui vivait là une gentille retraite, recevant tantôt l'un, tantôt l'autre de ses enfants avec une joie et une pointe de taquinerie qui faisait chaud au coeur. Et j'en avais bien besoin ! Je sortais de longs mois de cauchemar après une rupture amoureuse. C'avait été un enfer presque insoutenable, surtout vers la fin. Je pensais, avec le recul, accoudé à la fenêtre, avoir sans doute vécu quelque chose comme la guerre du Vietnam ou les tranchées de la Grande Guerre. J'avais l'impression, ce jour là, d'être un grand blessé convalescent dans une clinique-sanatorium. Sauf que j'avais comme médecin une mère. Tout de même mieux qu'un capitaine du Service de Santé de l'Armée ! Et une soeur comme infirmière ou confidente. C'étaient elles qui m'avaient conseillé de me rapprocher de la Capitale. Tu ne l'ignores pas, à cette époque, perdre son travail était si facile, en retrouver moins évident, même si la profession à laquelle j'avais le plaisir d'appartenir, depuis plus de dix ans, était nimbée d'une aura plus que respectable. A mon âge (j'allais entrer dans ma trente-troisième année), l'informatique, même en tant qu'ingénieur, me trouvait simplement trop vieux. Temps de folies et d'abus, comme le sont, hélas, toutes les grandes périodes de mutation. Ainsi, un jour, un employeur me dit, pas gonflé, le gars ! : "Vous comprenez, je préfère, malgré vos qualifications, prendre un jeune débutant. D'abord, c'est vrai, je le payerai moins, ensuite j'aurais bien pour cela des aides de l'Etat ou de la Région ! Surtout, je pourrai le manipuler (sic) ou, du moins, l'impressionner comme je le voudrais. Votre expérience se paye, cher monsieur, votre autorité professionnelle peut vous donner du poids chez

moi. Je ne veux accepter ni l'un ni l'autre. Croyez bien que je suis désolé pour vous !"

"Cher monsieur, lui répondis-je, lorsque vous en aurez assez de perdre vos collaborateurs juste après avoir achevé leur formation ; lorsque, en cas de coup dur, vous regretterez de ne pas avoir choisi quelqu'un de poids, comme vous dites, pour renforcer votre position ; lorsque enfin, après un ou deux investissements, en temps et en argent, vous aurez bien tiré sur la corde raide, l'incontournable bilan annuel ne pourra vous dissimuler que toutes vos fines espérances se sont envolées en fumée. Vous finirez bien, à terme, par admettre leur échec parce qu'il vous aura manqué l'intuition d'un expert. Alors peut-être engagerez-vous quelqu'un de ma trempe. En attendant, savez-vous, vous travaillez à la petite semaine, et certes, vous aurez là de quoi paraître désolé, car c'est un très mauvais calcul."

Je sortis en claquant dignement la porte. On ricanait derrière. Cela se passait la semaine dernière. Je n'étais pas plus avancé, peut-être. En tout cas, cela n'avait rien d'exceptionnel. La difficulté pour les gens de plus de trente-cinq ans à trouver un boulot était considérable. D'ailleurs, la limite de trente-cinq descendait implacablement tous les ans et se situerait prochainement, à n'en pas douter, vers trente ans. Et pourquoi pas vingt-cinq, ou vingt ans ? Drôle de logique de fous qui veut ne faire travailler en priorité que les jeunes et, à la fois, souhaite favoriser le rajeunissement physique du troisième, sinon du quatrième âge ! Si vous vous tenez dans une honnête moyenne, disons entre quarante ans et la retraite, attention à la moindre involontaire défaillance ! Celle-ci sera impitoyablement sanctionnée par ce système ubuesque. Si vous perdez votre situation, ô braves gens, rien ne sera prévu pour vous ! Vous êtes en effet sensés vous trouver dans la configuration idéale. Les superbes phantasmes de notre temps, bétonnés par une morale scrupuleusement réaliste, se doivent de passer sous silence la trop simple évidence. Tout baigne, en moyenne, nous dit-on. Et pourquoi donc seriez-vous des oubliés ? Mais peut-être êtes-vous, alors, sans le savoir, dans la plus banale des positions ? C'est bien entre l'envie de ces dirigeants à la jeunesse perdue, et leur condescendance envers le temps de la faiblesse corporelle, ou leur peur de l'irréversible maladie, celle qui vient toujours trop tôt, que se situe votre faute. Et votre position ne pourrait être, certes, que celle de l'invincible mépris des dinosaures en fin de parcours.

Il vous semblera curieux que tout commence par cette sottise. Mais il n'y a pas qu'injustice dans toute cette connerie. Je le compris peu à peu et vous verrez l'étrangeté de cette affaire.

A l'époque j'espérais, encore et toujours, qu'un honnête dynamisme m'ouvrirait le chemin vers les grandes entreprises nationales, alors que c'était déjà la voie royale de tous les abus dont je viens de parler. Mais je ne le savais pas encore. Je pense que cette perversion s'épuisera à la longue dans l'infailible montée du bon sens. Raisonnablement, pousser à la faillite un homme ou une femme d'âge mûr est certes plus pervers que d'exciter un adolescent au suicide, ou de lâcher un vieillard. Choquant, n'est-ce pas ? Mais regardez y de plus près. Le sentiment d'impuissance d'un père ou d'une mère privé de ressources est un redoutable exemple de désespoir et de révolte pour un jeune, qui sera son fils ou sa fille. Et du point de vue des papies et des mamies, quoi de plus tentant, alors, que de ne pas croire meilleures les générations suivantes ? Et bof, pourquoi continuer à vivre ? Pour que le même sort tombe aujourd'hui sur les plus jeunes ? S'acharner sur une génération d'âge mûr, c'est scier la branche sur laquelle on est assis. On nous parle des jours de fer et de plomb du moyen âge, mais sommes nous plus heureux ? Car, voyez vous, nous ne sommes plus au temps où notre premier devoir était de survivre et de multiplier. Nous commençons à peine à réaliser que nous formons une grande famille, d'un bout à l'autre du monde. Dans ces conditions, le fameux "les femmes et les enfants d'abord", et autre pont-aux-ânes de la solidarité, devra bientôt être remplacé d'urgence par "tous devront être sauvés" et "pas un ne devra manquer au grand appel". Rien compris au film, sinon ! Dépassés, les temps de l'urgence ! Ne serions-nous seulement que des adolescents braillards, égoïstes, d'étourdis étourneaux au milieu de sombres vautours ?

Mais je ne voyais pas encore les choses ainsi, à l'époque, j'espérais encore en une grande entreprise nationale. D'ailleurs, le lendemain, j'avais rendez-vous pour une "présélection d'embauche" dans l'une d'entre elles. Et c'est bien à cela que je pensais en ce bel après-midi d'automne, si éloigné de tous les soucis de la vie, et à rien d'autre. Je ne savais pas que tout commencerait là.

Combien d'événements se sont passés depuis ! J'ai l'impression d'une éternité, d'une vie écoulee, alors que c'était il y a quelques années à

peine. D'ailleurs, celui que je suis aujourd'hui n'a plus grand chose à voir avec celui que j'étais alors. Seul le visage... L'allure générale même s'est transformée. Un papillon face à une glace, qui revoit ce qu'était la chenille un certain jour d'automne...

"Arrête de te regarder ainsi ! Tu n'as pas encore de ride, ni même de cheveux blancs, me lança soudain ma mère, derrière moi, près de la porte de la chambre. Je reconnais que tu as quelques soucis, mais ce n'est pas une raison pour guetter fébrilement devant ce miroir les signes coupables du troisième âge. Viens donc prendre un petit café avec moi, ça te changera au moins les idées !"

J'acceptai. J'avais bien besoin, de temps en temps, de ces interminables parlotes où l'on aborde tout et rien. Quand cela se fait avec bonne humeur, comme celle d'un enfant, c'est, ma foi, bien agréable ! Or, à ma surprise, on ne parla ni de la pluie ni du beau temps, ni même de la morne platitude des programmes de télé. Ma mère, au bout de deux phrases, attaqua les choses plus sérieuses, mine de rien, comme elle savait si bien le faire :

"Gilles, comment va ton frère?"

Va-t-on faire ? Va-t-on faire ?

J'ai un frère, Théodore. (Ca veut dire en grec "bouclier de Dieu" : Seigneur, comment, hormis dans un milieu de pasteurs protestants, peut-on baptiser ainsi son fils ? Enfin, nous l'appelons tous Théo). Je devrais plutôt dire qu'il est mon demi-frère. Et nous avons la même mère. Il est mon cadet de douze ans. Bien différent de moi, le frangin ! Autant il est blond, autant je suis châtain. Autant il a les yeux bleus comme le ciel de l'océan l'été, autant je les ai bruns comme la noisette des forêts du midi. Mes deux soeurs, Gladys et Gaëlle, sont également demi-soeurs avec lui. Elles ont l'iris d'un vert couleur de la feuille de l'olivier. Une nuance que j'ai aussi, paraît-il. En tout cas, nous avons ceci de commun tous les quatre : nous savons ce que "face sombre" ou "regard clair" veut dire. Une certaine sérénité de notre âme se mesure en effet souvent à la couleur de notre regard. Nos yeux sont en quelque sorte autant de hublots sur notre météo intérieure. Et le temps n'a pas été toujours serein avec Théo ces derniers mois, vous pouvez m'en croire ! Entre Gladys et Gaëlle d'un côté, et lui de l'autre, une incompréhension totale, née au fil des

années, a fini par aboutir à la rupture. Peut-être est-ce de ne pas avoir à partager exactement les mêmes parents ? Un jour, tout explosa entre eux. Moi, en tout cas, je l'aime bien le frangin, malgré ses côtés assommants. Il est toujours gai, dynamique, râleur ! Un vrai catalan sous une apparence de viking.

"Gilles, comment va ton frère?"

"Maman, répondis-je, je ne l'ai revu que deux fois depuis sa dispute avec Gaëlle et Gladys. Une fois pour lui ramener les quelques affaires oubliées à Montpellier chez Gladys. Une seconde fois pour ..."

"Oui, elles l'ont jeté proprement cet été après avoir tenté de le supporter tout un semestre !" coupa ma mère.

"Et tu as essayé, en tant que mère, de réconcilier tes enfants. Sans y parvenir. Elles ont décidé, définitivement cette fois, de ne plus jamais revoir Théo. Et par conséquent, elles me suggèrent fortement, pour mon bien évidemment, d'en faire autant. Je n'ai plus de chez-moi depuis l'an dernier, tu le sais. Depuis ma rupture avec cette pauvre Gudule. Cela me sera difficile de revoir le frangin dans ces conditions !"

"Mais tu es toujours le bienvenu chez moi, et le temps que tu voudras encore ! D'ailleurs, ce n'est pas Gaëlle, qui vit ici pour m'aider cette année, qui dira le contraire... Et la seconde fois que tu l'as vu, quand était-ce ?"

"C'était à Montpellier, juste avant de monter en région parisienne. La rentrée universitaire, c'est tôt pour les malheureux qui doivent subir le rattrapage, le grand prix d'automne comme disait mon prof. de physique en Math-Sup. Cet animal de Théo a réussi, malgré ses occupations diverses, à se trouver une copine. Ils vivent déjà ensemble, chez elle."

"J'espère qu'il réussira ses examens cette fois, malgré ça."

"Maman, tu sais, il est devenu très sérieux : pas d'amourette de plage, mais petit job d'été, bûchage le soir, et tout, et tout !"

"Oui, espérons. J'entends d'ici son père dans les Pyrénées dire, avant chacun de ses coups d'épée dans l'eau : nous verrons bien... Comment va-t-il, lui, et sa femme ?"

"Bien tous les deux ! répondis-je. En bonne santé. Un peu inquiets quand même de tout ce remue ménage depuis juillet dernier."

"Eh bien, adresse leur un grand bonjour de ma part. Embrasse Théo pour moi, la prochaine fois que tu le vois."

Je repris fixement ma tasse de café, vide depuis un moment, comme si je voulais voir l'avenir dans l'éventuel marc qui s'y serait déposé. C'est que, pensais-je, je ne savais pas quand je le reverrais. Or, je n'avais rien dit de cela à ma mère. Nous avons conclu un "commun" accord. Mais, Dieu, qu'il sait donc être persuasif quand il veut ! Nous avons donc décidé de plus nous revoir, pour un moment...

Je n'ai connu Théo, son père et ma belle-mère, que très tard. Une rocambolesque histoire de famille. C'était bien après la mort du mien de père. Nous étions si éloignés les uns des autres, et dans tous les sens du terme ! Toute une éducation différente, par la force des choses. De mon côté, un milieu de cadres supérieurs ; du sien, un milieu très modeste mais dont je suis fier, et j'ai toutes les raisons de l'être. Par tradition familiale, j'ai baigné dans l'histoire, l'archéologie et, paradoxalement, tout au moins en apparence, les mathématiques et la physique de pointe. Il ne faut pas s'étonner donc si j'ai intégré l'Ecole Polytechnique. J'ai même eu un, non deux maintenant, prix Nobel comme professeurs.

Et, pour comble de paradoxe, je lis fort bien le latin, le grec aussi. Ma mère, Gaétane, m'a donné des rudiments d'arabe classique, dont elle est licenciée. J'ai appris les hiéroglyphes égyptiens sur les genoux de mon grand-oncle Hubert. Je déchiffre assez bien l'hébreu : mon père ne connut-il pas de grands rabbins kabbalistes dans sa jeunesse? Enfant, je marchais à peine, je l'ai vu commenter le Talmud, je crois, mais surtout le Sepher Yesirah, devant un vieux juif souriant et tout chenu, et un moine franciscain sec mais tout aussi vénérable que l'autre. Pourtant, quand je parvins à l'adolescence, tous ses livres avaient disparu de la maison depuis longtemps. Il disait que ces choses pouvaient rendre fou. Il préférait alors parler de l'astrophysique des quasars, de relativité générale, ou d'Atlantide et d'archéologie romantique. Sa tête, le jour où il apprit que, parallèlement à ma thèse de Chimie-Physique et de Mathématique Appliquées, je suivais des cours d'histoire ancienne de

Mésopotamie et de langue sumérienne à l'école du Louvre ! Et je suivais aussi des conférences à l'Institut de Théologie Orthodoxe.

"Tu veux donc savoir ce qu'il y a réellement derrière le livre Bereshit (la Genèse) ! lança-t-il dans un soupir. On dit que trois hommes entrèrent un jour dans le labyrinthe de ce livre. L'un mourut. L'autre devint fou. On ne sait pas quelle fut la transformation prodigieuse du troisième. Mais si tu continues ainsi, mon fils, et je vois bien que je ne pourrais t'en empêcher, je te souhaite quand même d'être celui-là, pas les deux autres !"

Evidemment, je ne devins jamais fou, pas plus que je ne tombai malade. Mais la fameuse "transformation prodigieuse du troisième" se fit toujours attendre. Peut-être est-ce parce que je passai outre, un jour, cette fameuse petite porte dérobée dans "le labyrinthe" ? Zut ! Je m'égare ainsi dans le fil de ma pensée (quoique !)...

Revenons plutôt à Théo :

Evidemment, la rencontre brutale, un jour, entre un des derniers héritiers des "de Sainte-Mère-Le-Palefroy", qui ont eu des comtes de Toulouse et des rois wisigoths pour ancêtres, et un Galaadi, petit-fils d'un émigré slovène et croate, ne se fit pas sans casse, on le pense bien !

Par chance, nous avions au moins un point commun. Nos grands parents au début du siècle vécurent pourtant si loin en Europe les uns des autres. Les miens baignaient dans un monde politiquement de droite (encore que mon arrière-arrière-grand-père partit de Montpellier au côté du marquis de Montcalm son cousin, dans l'armée de La Fayette, pour aider les Insurgents d'Amérique), les siens dans le socialisme de Jaurès puis du Front Populaire. Cependant ces gens vibraient tous d'une même foi en la Science. Cette foi, née des grandes expositions de la fin du XIXème, se fortifiait à l'époque dans un monde où éclataient chaque jour les beautés de découvertes nouvelles, comme un feu d'artifice sans cesse renouvelé et sans cesse surprenant, tels ceux qu'on pouvait voir, en ce temps là, se refléter dans la Seine près du pont Alexandre III. C'était lors de ces fameux 14 juillet, au milieu de cette joie bonne enfant dont la "ville Lumière" a perdu depuis le secret. Secret englouti finalement, dans les horreurs de l'occupation allemande et l'inquiétude d'Hiroshima. Les

soleils, les fontaines de Lumière, les gerbes de fleurs pyrotechniques multicolores de ce temps là avaient pour nom : découverte de l'automobile, de l'avion, du cinématographe, de la radio, des premiers vaccins, invention du radium et des rayons X, pour soigner les maladies. Dans cet univers de fête scientifique qu'on a peine à imaginer dans le monde blasé d'aujourd'hui, où chaque année apportait ses révélations étonnantes, comment ne pas croire que bientôt, demain même, c'est sûr, ce serait la Nouvelle Jérusalem d'en Haut, ou encore la fraternelle société sans classes, c'est selon, tandis que, déjà, la fée électricité entraînait dans les humbles chaumières et que le charbon, ce produit lourd et puant, d'entretien compliqué, se faisait peu à peu remplacer, dans les cuisinières, par le gaz combustible venant, croyait-on, des territoires d'une Amérique dorée ou d'un Orient encore bien mystérieux.

Si je vous parle avec insistance de cette époque, c'est que j'en ai connu un témoin direct, dans des circonstances curieuses, que nous verrons plus loin, et ce sujet a quelque importance de toutes façons.

Cette même foi en la Science, ce dynamisme communicatif, agit toujours peu ou prou encore dans quelques familles. J'en ai profité. Théo aussi, de son côté. Evidemment, dans un cercle croyant comme les de-Sainte-Mère etc., c'était plutôt le point de vue de Teilhard de Chardin, de Rémi Chauvin et aussi d'Aimé Michel. De l'autre côté, chez les Galaadi, athées humanistes, on épousait nettement les glorieuses affirmations de l'Union Rationaliste.

Et il ne fallait pas lui parler, au début, à Théo, de transmission de pensée ou des statistiques sur l'Astrologie, de Gauquelin, (encore un autre polytechnicien) ! Mais, après tout, Einstein était notre idole commune, même s'il n'en savourait pas l'oeuvre dans la finesse de la langue, le calcul tensoriel, veux-je dire. Théo finit par convenir un jour de ceci : même si, après tout, un prestidigitateur arrivait à reproduire la torsion des cuillères par Uri Geller, cela ne voulait pas dire qu'on ne puisse pas y arriver autrement. Il convint, at last but not least, que les neurosciences avaient autre chose à dire que les pauvretés conceptuelles de Changeux et de son école. Cela ne peut mener qu'à la ruine, je le sais, au mieux fourvoyer le vrai chercheur. Les violentes critiques du frangin me permirent d'affiner un impitoyable raisonnement logique. Je l'avais déjà fort bon, merci ! Et aussi une attitude indépendante, du scientisme

acide des uns, du flou "new-ageux" et bëlant des autres. Je n'ai pas de soucoupistes crédules parmi mes chers ancêtres, mais plutôt des chercheurs libres et adultes qui connurent Rabelais, Pic de la Mirandole, Paracelse.

Quoi qu'il en soit, ce fut tordant, le jour où nous construisîmes un télescope avec un verre de bésicles, un oculaire de microscope, un tuyau de plomberie et quelques manches à balais, sacrifiés nettement pour la circonstance. Cette "longue lunette à faire peur aux gens", comme eût dit Molière, attira malgré tout l'instituteur du village. Et même monsieur le curé (de choc) daigna ôter son blouson de cuir, pour voir les montagnes de la Lune. Le rire, quand, ce soir là, la discussion avec les voisins tourna à l'influence de la lune rousse sur les récoltes de cerises, à la mystérieuse corrélation entre le cycle des taches solaires et les accidents de la route ! Vous auriez vu la tête de Théo !

Or, de cette nuit là datent, je crois, deux événements qui changèrent totalement sa vie.

Le premier fut sa décision de rattraper le temps perdu depuis sa terminale, lorsqu'il refusa de passer le bac.

On affirme que je suis pédagogue, et c'est vrai, quand j'aime ce que j'enseigne. Je lui fis passer en accéléré le programme de seconde, première et terminale scientifique, avec une méthode nouvelle que j'avais mise au point il y a quelques années. Succès au bout. Mais l'élève était brillant. Et je me demande, vu ses ascendances slovènes et croates comme je l'ai dit, s'il n'avait pas un certain Boskovitch comme ancêtre (lequel, bien que religieux, taquinait autant le sonnet galant que l'équation différentielle). Ce même genre de talent intellectuel finit par éclore devant moi. Hélas, avec la flemme en plus ! C'est d'ailleurs souvent le lot des gens géniaux. Et dans quoi entra-t-il, je vous le demande en mille ? L'informatique évidemment, lui aussi ! C'est aujourd'hui un brillant chercheur dans les images de synthèse. L'informatique... à croire que nos lignées communes s'abouchèrent furieusement avec quelque cyborg, ou Golem, comme on disait autrefois.

Le second événement notable, ce soir là, fut sa rencontre avec cette peste de Yolande. Inutile d'entrer plus avant dans les tempétueuses histoires d'amour du frangin. Glissons prudemment. Sauf que, cette fois-ci, il tomba sur une fille un peu médium sur les bords, croyant en la

voyance et autres micro-univers de Madame Irma. C'est cette punaise de Yolande, je crois, qui déclencha involontairement certaines facultés chez lui, habituellement rares chez nous, pauvres humains modernes, sinon quelques yogins ayant blanchi leur barbe sous le harnois d'une longue retraite au désert. Je savais, et j'avais appris à le détecter, que Théo pouvait être un jour le siège de prémonitions étranges, d'intuitions curieuses, ou de télépathie spontanée (c'était de famille). Mais quand ça se déclencha vraiment, ce fut spectaculaire. Non qu'il y eût des raps et autres poltergeists. Non, monsieur fit en grand et dans l'original !

Quand au contact, si j'ose dire (vous voyez de quoi je parle n'est ce pas ?), au contact, donc, de Yolande, ce que les hindous nomment Kundalini se réveilla chez lui, il eut droit à des phénomènes d'audition. (J'appelle ainsi ce qui, à l'ouïe, correspond à la voyance directe pour le prétendu "3ème oeil").

Il entendait les choses à distance de temps en temps, et curieusement déformées. J'avais appris de sciences très anciennes que, d'habitude, la voyance commençait avant l'audition. Mais pouvait-il exister des habitudes avec lui ? Cependant, il y avait des cas où c'était l'inverse, disait-on : quand on est fait pour le prophétisme. Voyez Samuel dans la Bible, par exemple. Et, de fait, ces symptômes ne furent que l'annonce parmi ses proches d'un véritable festival de prophétisme. Cela dura un mois, guère plus, au grand dam de son entourage, involontairement tourmenté par lui. Qui s'entendait dire : "attention à ne pas faire de trou à tes godasses !", revenait le lendemain ayant subi une crevaison de voiture dans la nuit. Ou encore, qui subissait le jeu de mots d'apparence innocent : "fais attention à ce que ton examen ne suinte pas durant ton prochain eczéma !" revenait avec le sujet d'oral : "les hormones spécifiques contenues dans le suint de la laine du mouton". Le reste à l'à-venant. Tout cela dans une candeur et une inconscience touchantes. Théo avait, et a toujours d'ailleurs, une haute tenue spirituelle spontanée. Un flair très sûr pour le diabolisme et l'occulte sordide. Un soir, sa seule présence coupa l'effet d'ambiance d'une fiesta antillaise. Yolande était friande de ce genre de climats. Il cassa tout pourtant, apparemment sans lever un doigt, ou pousser un soupir, simplement parce que cela sentait trop (sic) le Vaudou satanique. Mais je ne savais pas si les annonces prophétiques de Théo étaient vraiment pure voyance, ou s'il provoquait en partie ce qu'il annonçait, le tout sans s'apercevoir de rien. Strictement rien, paraît-il

! Car il y eut, ensuite, ce que son malheureux entourage, déjà cruellement éprouvé, nomma sa période de "vireur fou d'univers". Dans sa sphère proche rien ne semblait plus normal, même les choses les plus certaines et solides. Je passe sur les chaussettes introuvables le matin où l'on est pressé, le bijou cassant subitement au cou d'une fille par trop infatuée de sa splendide personne. Taquineries, que tout cela ! Son meilleur coup fut de faire réapparaître, au matin d'une nuit trop chaste, et presque au nez d'une amoureuse jalouse, mais facile, un certain préservatif usagé, que le malheureux consommateur avait pourtant soigneusement jeté à la poubelle, la veille. Précaution qui aurait du être certes suffisante, après avoir "connu" la copine de la dite belle, à son insu. Ce furent des éclats olympiens, on s'en doute ! Mais le groupe de copains fut tranquille longtemps, longtemps après la disparition définitive, autant qu'outrée, des deux donzelles, bras dessus, bras dessous.

Il fallut finalement y mettre bon ordre. Lui faire comprendre entre deux crises de rires que l'émotionnel maîtrisé, ce qui ne veut pas dire réprimé, devait pouvoir canaliser toute cette énergie. Puis, tout cessa subitement. Surtout lorsqu'il finit par jeter dehors la dite Yolande, un coup de pied au derrière en prime, le jour où il découvrit, par hasard, dans un tiroir, une certaine collection de poupées de chiffon, qui n'avait rien d'enfantine. "La liberté de choix de chacun, c'est primordial ! la malfaisance contre le droit au bonheur de chacun est un crime. L'orgueil du pouvoir occulte sur les autres, quel que soit le but suivi, est un péché. C'est cette Liberté qui te fout dehors !" dit-il en claquant la porte, sans s'apercevoir, d'ailleurs, que ce n'était pas l'entrée de sa légitime demeure, puisqu'il était présentement hébergé par la belle chiffonnière. Suivit, bien sûr, c'est classique dans ces cas là, une semaine où Théo fut malade comme un chien, avec d'anormales crises de foie sur crises de foie. Empoisonnement, mais avec quoi ? dit le médecin. Et, subitement, tout cessa. En un instant je le vis se lever de son lit définitivement guéri. Ce jour là, me fut-il rapporté, Yolande, la chassée, discutait gaiement avec une amie, en voiture. Celle-ci lui montrait un pelote d'aiguilles et d'épingles de couture. Un brusque imprévu sur la route, un coup de frein soudain. Et voilà Yolande lardée, mais non gravement, le bout du nez transformé en cactus à épines d'acier.

Et en plus, songeai-je alors, il a des dons d'exorcisme !

Mais il faudrait attendre de longues années, je crois, avant qu'il ne soit complètement opérationnel, à moins qu'il ne rencontrât "par hasard" un "shamane". Et il en est capable le bougre, s'il le voulait ! D'ailleurs...

Toutes ces péripéties l'ayant fort éprouvé, il décida, tandis que tout revenait à une normale standard, si j'ose dire, d'entrer dans la politique hautement rassurante du "ne rien voir, rien ne s'est passé". Il se bétonna même dans un rationalisme pur et dur, au point de vivre en une sorte de bunker intellectuel, surveillant sans cesse les inquiétantes éventualités de "l'anormal", autant qu'un soldat chinois, sur la Muraille face au pays des Huns, scrutant, à la cesse, toute menée militaire adverse.

Mais sa crise passa et il fit "at fine" le tri entre le bon et le mauvais, puis plus tard entre le psychique et le spirituel. Quand, chez Gladys, survint le fameux esclandre, il n'était pas encore entièrement remis de tout ça. Et je me demande aujourd'hui si l'aura de tous ces phénomènes, et le parfum rémanent des pensées diaboliques de Yolande, à y réfléchir bien, si ce n'étaient pas ces fragrances parcellaires, qui mirent tant mal à l'aise cet été Gladys et Gaëlle.

Je parlais de tout ça à ma mère, friande de détails amusants. Tant il est vrai que Théo est un personnage riche en couleurs ! Lassée, elle finit pourtant, et parce que l'heure tournait, par rentrer en sa cuisine. Maintenant que le jour déclinait, elle venait de se rappeler qu'elle devait nous préparer pour ce soir un de ses plats dont elle avait le secret. Et gare à qui viendrait espionner les recettes !

Je revins ainsi à ma fenêtre. Le couchant était nostalgique en Ile de France, comme souvent en cette saison. Une légère fragrance élégiaque, le parfum de cette belle saison vint se poser sur moi. Je n'avais maintenant plus grand monde à qui parler, j'étais quasiment seul, comme toujours face aux grandes décisions, d'ailleurs. Et surtout, m'était encore un peu douloureux, comme au sortir d'un concert à la sono trop forte, de perdre d'un coup l'encombrante mais sympathique personnalité du frangin. Le bourdonnant silence de ces moments là fait toujours mal aux tympans. Le dernier soir où je le vis à Montpellier, il y a quelques jours, il me dit cependant :

"Tu sais combien je veux m'écarter de la folie de l'époque Yolande ! Pourtant je dois t'avouer ceci : la nuit dernière j'ai fait un rêve qui m'a réellement frappé. C'était vers l'aube, et cela a duré un bref instant, mais excessivement net. J'ai vu. Il y avait un homme entre deux âges, comme si c'était toi ou moi. Et il me dit ces mots :

"Gilles part vers son destin, et nous l'aiderons, car nous connaissons maintenant le plan des Anges pour lui. Au plus Haut, il a été décidé que le temps des gens malveillants, ou stupides, et de leurs freins injustes, ce temps là touche à sa fin. Toute la Hiérarchie le protège. Qu'il se souvienne seulement de se méfier de ceci.

"Et il me montra une bague avec une sorte de sceau en travail cloisonné, avec un sigle formé de trois initiales. (Je te l'ai dessiné.) Et il disparut d'un coup, et mon sommeil avec lui."

Je pris le papier et mémorisai le plus possible le bijou, demandant quelques détails supplémentaires. Tout ça ressemblait fort à un pin's, genre associations sportives ou universitaires. Sans plus. Pas de fioritures blasonnées. Pas de classiques symboles initiatiques. Quand je voulus garder le dessin, Théo me le saisit des mains, et le brûla avec toutes sortes d'attentions maniaques, de regards vers la fenêtre dont les volets étaient pourtant serrés depuis longtemps. Je soupirai en regardant le ciel : il était en plein dans sa phase "je ne vois rien je n'ai jamais rien su", et je l'avais oublié ! Puis, j'eus droit à un sermon où il était question "qu'ils" feraient mieux de faire le courrier tous seuls, que je ne devais plus faire de "magie", et que si j'emm... encore ses nuits, il me casserait la figure. Bref, il fallait mieux ne plus se voir d'un moment, non ? Sa furieuse panique me força à dire oui du bout des lèvres. Et nous nous quittâmes, tout de même plus calmement, après une dernière petite bière.

Je fus stupéfait sur le moment. Mais ce soir de septembre je visualisais parfaitement, encore, le sigle dont il parla. Il y avait quinze jours déjà ! Je me demandais, tout naturellement, quand aurais-je maille à partir avec tout ça.

Autre chose ! Et je ne le sus que presque deux ans plus tard, ce fumier avait censuré la fin du message, lequel disait :

"Ne le charge pas trop ! D'ailleurs, il aura besoin de toi à deux reprises. Et toi, de lui, à une reprise."

C'est alors qu'on sonna à la porte d'entrée. Gaëlle rentrait de son travail. Elle avait un drôle de sourire. Comme moi elle devait cacher quelque chose de son travail, ("pour ne pas trop les inquiéter". C'est ce qu'on se disait souvent dans ces cas là, pour ne pas trop affoler notre mère, souhaitant avant tout la tranquillité pour elle et sa progéniture.) Ma soeur parvint pourtant à me dire, en aparté, qu'elle se posait quelques curieuses questions dans son travail, mais que demain était préférable. Mon test de présélection devait être une réussite, et l'on aurait l'esprit plus libre à parler de choses et d'autres tantôt. Je n'en sus pas plus ce soir là, même après le repas. La lune, à ce moment presque en son plein, enveloppait de sa douceur la nuit d'automne aux senteurs de feuilles mortes brûlées. La lune non plus n'en sut pas davantage.